

MENSUEL N° 93
Octobre 2015

philosophie

philosophie

MAGAZINE

PARLONS DE L'AMOUR

Charlotte Casiraghi
dialogue avec
André Comte-Sponville

CHINE

Politique de l'enfant
unique, enquête sur
un crime de masse

CYNTHIA FLEURY

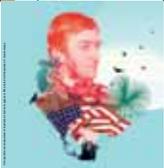
« La vérité est douleur »

ÊTRE OU AVOIR

Posséder a-t-il encore un sens ?



Emerson
et la confiance en soi



Emerson Par **Philippe Nassif** et **Sandra Laugier**
et la confiance en soi

M 09521 - 93 - F: 5,90 € - RD





Son nom est associé à la principauté de Monaco et à la Une des magazines, mais elle est aussi passionnée de philosophie. Charlotte Casiraghi ouvre ce mois-ci les premières Rencontres philosophiques de Monaco consacrées à l'amour. André Comte-Sponville dialogue avec elle. L'occasion de confronter leurs itinéraires et leur rapport existentiel à la pensée.

Propos recueillis par **Martin Legros** et **Pauline Fleury** / Photos **Jérôme Bonnet**

L'AMOUR

CHARLOTTE CASIRAGHI / ANDRÉ COMTE-SPONVILLE

LA SOLITUDE

Peut-on s'appeler Charlotte Casiraghi, être la fille de la princesse Caroline de Hanovre et la petite-fille du prince Rainier III de Monaco et de l'actrice Grace Kelly, représenter les marques Gucci et Montblanc, faire régulièrement la Une des magazines... tout en ayant une passion réelle, sincère et féconde pour la philosophie ? Non, répondront les esprits chagrins, gardiens du temple. Ils ont tort. S'ils se penchent sur le parcours de cette jeune femme talentueuse, nombre de leurs préjugés s'effondreront. Remarquée par son professeur de philosophie au lycée, diplômée de la Sorbonne où elle a obtenu une licence, Charlotte Casiraghi a tiré de la fréquentation des philosophes la joie d'y voir plus clair dans la vie et la volonté d'être consciente du monde qui l'entoure. Cela l'a conduit hier à écrire pour le quotidien *The Independent*, à Londres, et à contribuer à la création d'*Ever Manifesto*, une revue de mode soucieuse d'éthique et d'écologie. Et cela l'amène aujourd'hui à initier les Rencontres philosophiques de Monaco qui verront se succéder dans les lycées et les théâtres de la principauté, d'octobre à avril, une multitude de discussions philosophiques sur le thème de l'amour, le tout se concluant les 8 et 9 juin par un colloque international au cours duquel sera remis un prix au meilleur ouvrage de philosophie en langue française paru dans l'année. Saisi par la singularité de cet itinéraire, le philosophe André Comte-Sponville, qui vient de faire paraître un livre d'entretiens, *C'est chose tendre que la vie*, chez Albin Michel, a accepté de dialoguer avec Charlotte Casiraghi. Dans le cadre discret et mystérieux de *L'Hôtel Particulier Montmartre*, dissimulé sur les hauteurs du XVIII^e arrondissement de Paris, ils ont confronté leurs itinéraires pour essayer de réfléchir, ensemble, aux conditions nouvelles de la rencontre, rencontre de l'autre, rencontre amoureuse, rencontre de la philosophie.

>>>

322 **Charlotte Casiraghi** : J'ai découvert la philosophie au lycée François-Couperin, à Fontainebleau. C'est là que j'ai grandi. En terminale, mon professeur de philosophie fut Robert Maggiori, critique littéraire au journal *Libération*, mais qui est aussi un formidable pédagogue. C'est lui qui m'a mis le pied à l'étrier.

André Comte-Sponville : Nous avons au moins trois choses en commun. La philosophie, nous allons y revenir. Mais aussi le lycée François-Couperin, où mes fils ont été élèves. Parlant de vous, ils m'ont dit : « La fille est très sympa ; son frère, moins... »

C.C. : Mon frère était un peu plus turbulent que moi au lycée.

A.C.-S. : Quant à Robert Maggiori, je le connais bien. Il m'a dit, il y a déjà quelques temps, que vous avez été « la meilleure élève » qu'il ait eu en quarante ans de carrière.

C.C. : Ça, il ne me l'avait jamais dit à moi (rire). Son enseignement a été une expérience décisive pour moi. Si j'ai fait des études de philo, à la Sorbonne, c'est à lui que je le dois. Un an après le baccalauréat, en prépa, je lui avais écrit une lettre, pour lui dire à quel point cette année en philo m'avait marquée. Nous nous étions revus, et il m'avait encouragé à développer un projet autour de la philosophie. À un moment j'ai hésité, je me suis dit que j'allais retourner à l'université, poursuivre des études supérieures, et puis, finalement, j'ai eu envie de construire un projet qui puisse être partagé par d'autres. Et aujourd'hui, nous lançons les Rencontres philosophiques de Monaco. L'idée est de donner accès à la philosophie, en dehors de l'université, en proposant des conférences gratuites et ouvertes à tous dans des théâtres, des bibliothèques, des salles de danse, etc.

A.C.-S. : C'est une initiative qui tranche avec l'image de la principauté, qui passe pour être plus attachée au monde de l'argent et des peuples.

C.C. : Détrompez-vous ! Il y a à Monaco une politique très soutenue d'accès à la culture et une longue tradition de mécénat culturel. 6 % du budget de l'État est consacré à la culture, tout le monde ne peut pas en dire autant !

A.C.-S. : Revenons à votre parcours. Je suis curieux de savoir ce qui a éveillé votre désir de philosophie. Avant le lycée, à l'adolescence, avez-vous vécu des expériences, fait des lectures, qui vous ont rendu disponible pour cette discipline ?

C.C. : Adolescente, je lisais énormément, mais c'était la littérature et la poésie qui m'apportaient alors cette espèce de connexion à une profondeur, que la philosophie m'est apparue par la suite seule à même d'opérer. Cependant, dès ce moment, j'avais aménagé en moi une sorte d'espace vide pour la philosophie. Lors de mon premier cours, je me suis rendu compte que ce n'était pas un savoir qui m'était délivré. On ne m'apportait pas des réponses, on m'instituait à une activité. Le chemin était parfois ardu mais j'éprouvais la joie de clarifier les problèmes. Avec la littérature, j'avais eu l'impression de me perdre dans les sentiments, d'être emportée par ce que je ressentais. Avec la philosophie, au contraire, j'y voyais plus clair, j'avais le sentiment d'être plus consciente. Pour une part, la philosophie a transformé ma vie.

A.C.-S. : Ce que vous dites est très juste, la philosophie n'est pas un savoir. Kant le remarquait déjà : « On ne peut pas apprendre la philosophie ; on ne peut qu'apprendre à philosopher. » La philosophie n'est pas un savoir de plus ; c'est une réflexion sur les savoirs disponibles — « pas une doctrine », disait Wittgenstein, mais une activité ». Maintenant, cette activité a-t-elle le pouvoir de transformer notre vie ? Il me semble que c'est une ambition à la fois fondamentale et démesurée. Fondamentale : si la philosophie n'influe pas sur notre vie, à quoi bon philosopher ? Mais démesurée parce que, au final, on reste soi. La pensée n'a pas le pouvoir de tout changer. Comme le disait Sartre, dans *Les Mots* : « On se défait d'une névrose, on ne se guérit pas d'elle. » Ceux qui croient que la philosophie va résoudre tous leurs problèmes se racontent des histoires. Pour ma part, je suis de temps en temps plutôt mélancolique et anxieux. Malgré toute la joie que j'éprouve à philosopher, mon tempérament reste ce qu'il est, même si, me semble-t-il, j'en suis moins prisonnier.

C.C. : Dans votre dernier livre, vous dites que vous étiez « plus doué pour la pensée que pour la vie », que vous avez mis « votre présence de pensée au service de votre faiblesse de vivre ». Que voulez-vous dire exactement ?

A.C.-S. : J'étais un enfant grave, entre une mère dépressive et un père méprisant. Ma mère, qui par ailleurs était très aimante, vivait beaucoup dans l'apparence, dans une forme de théâtralisation perpétuelle. Quand mon frère m'a appris son suicide — elle avait fait plusieurs tentatives dans notre enfance —, la première phrase qui m'est venue à l'esprit : « Tout était faux en elle, sauf le malheur. » J'avais le sentiment que la joie en elle sonnait faux, mais pas la tristesse. Moi qui l'ai passionnément aimé et qui ai grandi dans sa pathologie, j'en avais gardé l'idée que la joie est du côté de l'illusion, du mensonge, du faux semblant, et que la tristesse, à l'inverse, est du côté de la vérité. La vérité était triste ! Et puis, à 20 ans, j'ai découvert, chez Epicure et Spinoza, la thèse opposée : c'est l'illusion qui rend malheureux et c'est la vérité qui libère ! Mes premiers livres sont nés de ce chamboulement. Dans *Le Mythe d'Israël*, la première partie du *Traité du désespoir* et de la béatitude, je proposais d'espérer un peu moins et surtout de connaître, d'agir et d'aimer un peu plus. L'un des premières lettres de lecteur que j'ai reçues, après ce livre, fut celle d'un psychanalyste : « Vous avez raison, m'écrivait-il : l'espérance est la principale cause du suicide ; on ne s'enne que par déception. » C'est ce qui était arrivé à ma mère. Elle s'était tuée parce que, depuis des dizaines d'années, la vie ne correspondait pas à ce qu'elle espérait. Il m'a fallu du temps pour le comprendre. La philosophie, qui m'a permis d'assumer le tragique plutôt que de le fuir, fut en cela ma « bonne mère » au sens que Melanie Klein donne à cette expression.

C.C. : Vous admettez donc que la philosophie puisse transformer la vie.

A.C.-S. : Bien sûr, sauf que je dois aussi reconnaître que je suis resté en partie le petit enfant mélancolique et anxieux que j'étais il y a cinquante ou soixante ans. Pas tout à fait le même, je vous l'accorde ! Toute activité un peu approfondie et prolongée nous transforme, et c'est particulièrement vrai de la philosophie. Je vis assurément mieux et je suis plus heureux,

«
Quand j'ai appris le suicide de ma mère, j'ai pensé : "Tout était faux en elle, sauf le malheur"»
André Comte-Sponville



grâce à la philosophie, que je ne le serais sans elle, ne serait-ce que parce qu'il y a ce plaisir de penser, cette joie, fût elle parfois amère, de la compréhension et de la lucidité. Mais vous-même, j'ai du mal à croire que votre attrait pour la philosophie n'ait pas d'ancrage biographique. On a le sentiment que vous êtes issu d'une famille où l'image compte énormément. Est-ce que cela n'a pas joué un rôle dans votre souci de prendre une certaine distance ?

C.C. : Sincèrement, j'en pense peu. L'insécurité et l'angoisse existentielle font partie de la vie de chacun. Mon expérience personnelle a été faite d'événements tristes, comme la mort précoce de mon père, mais ce sont des choses qui arrivent à tout un chacun, peu importe où il vient. La solitude, je l'ai ressentie assez tôt, adolescente, et c'est ce qui m'a poussée vers l'introspection, d'autant que j'avais un tempérament qui me poussait à l'analyse. Plus tard, la compagnie des philosophes m'a donné l'impression que je n'étais pas seule. Je crois que cela tient plus à ma sensibilité personnelle qu'au fait que je viens d'une famille en effet un peu particulière.

A.C.-S. : À la mort de Merleau-Ponty, avec lequel ils étaient brouillés, Sartre a rédigé un très beau texte d'hommage, comme il l'avait fait pour Camus. Il y écrit notamment : « Merleau-Ponty ne s'est jamais remis d'une enfance heureuse. » Pour moi, qui croyais ne m'être jamais remis d'une enfance malheureuse, ce fut comme une révélation. J'en ai conclu qu'on ne se remet jamais de son enfance, quelle qu'elle soit. Pourtant, il s'agit de grandir, de mûrir, de progresser... « Chacun possède son enfance dévastée », disait Alain, et tel est notre avenir réel. « Eh bien ! voilà : la philosophie ne guérit pas (ce n'est pas une psychothérapie), mais elle aide à grandir de façon plus lucide, plus intelligente, plus libre... »

C.C. : C'est amusant que vous évoquiez l'enfance. Je viens d'écrire un texte, « L'impossible rencontre », où je tente de dire pourquoi la question de la rencontre de l'autre, qui sera au centre des prochaines Rencontres philosophiques de Monaco, est capitale. Or, pour réfléchir à cette question, je pars précisément de l'enfance, de la relation de l'enfant à la mère. Le psychanalyste Donald Winnicott a écrit des choses très éclairantes sur cette relation.

Au départ, c'est un état de fusion où n'existe aucune distinction entre le moi et le non-moi, entre les affects et le réel. Et puis, dans la mesure où la mère accepte le devenir autre de son bébé, ce dernier va pouvoir se séparer d'elle et découvrir son environnement. L'espace entre la mère et l'enfant, que Winnicott appelle « l'espace transitionnel », est celui dans lequel l'enfant peut construire ses propres histoires, rêver, imaginer des scénarios, nouer un contact avec une réalité qui ne soit pas envahie par sa mère. C'est l'existence d'un tel espace qui rend la rencontre avec les autres possible. À l'inverse, si la mère met en jeu son propre narcissisme, l'enfant a plus de mal à nouer un rapport au dehors. Il est tendu à répéter à l'infini des rencontres impossibles : il n'acceptera pas la séparation, la souffrance, la dépendance qui surgit dans toute relation. Or, j'aime le sentiment qu'aujourd'hui tout se passe comme si la société prenait le relais de ce narcissisme primordial, en évaluant en permanence l'individu selon des normes : le succès, le pouvoir, la rentabilité et en ne lui permettant plus de faire l'expérience de la rencontre. C'est quelque chose qui me frappe énormément : j'évois beaucoup de jeunes femmes de ma génération qui affirment avoir des difficultés à rencontrer quelqu'un. C'est paradoxal : on n'a pourtant jamais été aussi connecté et libre de pouvoir faire des rencontres. Pourquoi cette difficulté à faire des rencontres ? Le problème ne vient-il pas du fait que l'on cherche un certain nombre de critères, de qualités, d'exigences, pour se valoriser soi-même, parce que la société exerce cette pression sur l'individu, lui enjoint de correspondre à tout un tas de canons ? On n'accueille plus une rencontre, mais on l'anticipe et on la détruit, en plaçant des attentes narcissiques sur elle.

A.C.-S. : Je suis tout à fait d'accord avec vous : il n'y a pas d'amour sans acceptation de la solitude. Rilke le dit merveilleusement dans ses *Lettres à un jeune poète* : celui qui n'est pas capable d'être seul ne peut pas entrer dans une relation véritable avec l'autre, car ce qu'il recherche c'est la négation de sa solitude. Ça ne marche jamais ! Cela me fait penser à une anecdote de ma propre enfance. Je devais avoir 5 ou 6 ans : jeme cognai le tibia contre une table basse, cela fait mal, je pleure. Ma mère me dit : « Tu ne peux pas avoir mal ; je suis tout près de... »

« toi, et je ne sens rien ! » L'argument, même sophistiqué, dit quelque chose d'essentiel : nous sommes seuls dans la souffrance, puisque personne ne peut souffrir à notre place. Bien plus tard, quand mes enfants ont souffert plus gravement et pour d'autres raisons, comme j'aurais aimé pouvoir souffrir à leur place ! Eh bien ! on ne peut pas, jamais ! C'est ça, la solitude. Dans les *Pensées*, Pascal a cette formule : « On mourra seul. » Cela ne veut pas dire que nous serons physiquement seuls le jour de notre mort. La solitude n'est pas l'isolement, c'est une dimension constitutive de la condition humaine. On mourra seul, parce que même s'il y a un médecin, un prêtre ou des proches dans la pièce où nous mourrons, personne ne peut mourir à notre place. C'est pourquoi on vit seul : parce que personne ne peut vivre à notre place. C'est pourquoi on aime seul : parce que personne ne peut aimer à notre place. Vous avez tout à fait raison, la solitude et l'amour vont ensemble. C'est dans la mesure où l'on arrive à être seul, qu'on est capable d'aimer.

C. C. : Certains objectent qu'il y a des problèmes autrement plus urgents que celui de l'amour. En réalité, tout commence par là. Si l'on n'est pas capable d'aimer ou de comprendre l'amour, comment peut-on prétendre vouloir résoudre des problèmes plus vastes ? C'est là que se joue notre capacité à être face à l'autrui. La question de l'amour est la grande affaire de tout le monde. Mais c'est aussi la grande affaire de la philosophie, n'est-ce pas ?

A. C.-S. : Oui, l'amour est la question la plus importante. Pour le dire dans les mots de Spinoza, dans le *Traité de la réforme de l'entendement* : « Toute notre félicité et notre misère ne résident qu'en un seul point : à quelle sorte d'objets sommes-nous attachés par l'amour ? »

C. C. : J'ai été très marquée par les livres du philosophe d'origine coréenne Byung-Chul Han qui montre très bien que, dans un monde saturé d'images, il est de plus en plus difficile de s'attacher réellement à l'autre. « Le désir de l'autre cède la place au confort du même », soutient-il. Il parle de « crise de l'Éros ». Nous deviendrions de moins en moins capables d'aimer parce que nous sommes plus capables de rencontrer l'autre, réduit à la fonction de miroir. Qu'en pensez-vous ?

A. C.-S. : Le narcissisme, c'est l'amour de soi sous le regard de l'autre. Ce que Rousseau appelle l'amour-propre, à la différence de l'amour de soi. S'aimer soi-même, c'est très bien, mais ne s'aimer soi-même que par la médiation du regard de l'autre, c'est un piège redoutable. Une amie psychiatre me dit un jour : « Les gens ne savent pas s'aimer eux-mêmes ; ils sont beaucoup trop narcissiques pour cela. » Si tu as besoin de te contempler dans le regard de l'autre, parce que tu es incapable de supporter ta propre solitude, ce n'est pas toi que tu aimes, c'est l'image de toi vue par l'autre. D'où le *séfilé*, qui veut démultiplier cette image, y compris sur Internet et les réseaux sociaux.

C. C. : Oui, on ne peut pas vivre dans la représentation. Cela exclut toute vraie rencontre. On sort de la vie, on est enfermé dans une représentation idéalisée que l'on doit maintenir.

A. C.-S. : Le narcissisme ne date pas d'hier. Mais sa mise instantanée en images et en réseaux, voilà ce qui caractérise le narcissisme contemporain. Ce qui est étonnant c'est de vous entendre critiquer la représentation, vous qui avez travaillé dans la mode. N'est-ce pas lié à votre enfance ? Lorsqu'on a été poursuivie par les paparazzi dès sa jeunesse, on a peut-être moins envie de multiplier les *séfilés* ?

C. C. : Je suis née avec une imagerie attachée à moi, j'en ai très rapidement vu le danger et la violence. Mais il n'est pas besoin d'être née dans une famille exposée pour l'ressentir. Ceux qui désirent une certaine reconnaissance sociale, qui courent après leur propre image se rendent compte après coup de ce que cela coûte. Et cela se met en place à tous les niveaux de la société. On peut être le fils du proviseur du lycée dans un petit village, cela vous colle à la peau. Il y a mille raisons qui peuvent faire qu'on soit prisonnier dans une image.

A. C.-S. : Oui, mais ceux qui multiplient les *séfilés* sont ceux qu'on ne prend pas en photo. Ce n'était pas votre cas !

C. C. : La question est de savoir comment préserver l'espace de l'intime, du secret, de ce qui nous appartient en propre et qui n'est ni visible ni capturable. Ce qu'il y a de plus précieux est la part



La compagnie des philosophes m'a donné l'impression que je n'étais pas seule

Charlotte Casiraghi

de nous-mêmes qui nous échappe, c'est avec cette réserve-là que l'on peut rencontrer et aimer l'autre.

A. C.-S. : Pour penser l'amour, je recours souvent à trois notions grecques : *éros*, *philia*, *agapè*. *Éros*, c'est l'amour passion, l'état

amoureux au sens le plus fort du mot. Platon l'analyse comme désir et comme manque. Être amoureux, c'est manquer de l'autre. D'où la difficulté du couple : dès lors que l'on vit en couple, l'autre cesse de vous manquer. Le manque s'abolit dans la présence et l'ennui : on tombe de Platon en Schopenhauer ! Et pourtant nous savons d'expérience qu'il existe des couples heureux. Parce qu'ils sont restés passionnément amoureux pendant trente ans ? Je n'y crois guère. Ils ont plutôt inventé une autre façon d'aimer, que les Grecs appelaient *philia*, que l'on traduit généralement par amitié et que je préfère nommer l'*amour-joie*. « *Aimer, c'est se réjouir* », disait Aristote. Et Spinoza d'ajouter : « L'amour est une joie qu'accompagne l'idée d'une cause est *divine*. » Aimer, en ce sens, c'est jouir et se réjouir de l'existence de l'autre, de sa présence, de son amour. Il me semble que c'est ce qu'on peut vivre de meilleur, y compris sexuellement. Faire l'amour avec ma meilleure amie (c'est à dire avec celle que j'aime le plus et que je connais le mieux, qui m'aime le plus et qui me connaît le mieux), je trouve cela délicieux ! Et enfin, il y a la troisième forme d'amour, *agapè*, l'amour du prochain...

C. C. : Faire l'amour avec son meilleur ami ? Vous allez loin... Je suis d'accord avec l'idée que le précipice de la passion amoureuse ne peut pas durer et que l'on ne peut pas construire uniquement sur le manque. L'idée de se réjouir de l'existence de l'autre est en effet fondamentale. Cependant, je pense qu'on peut aussi avoir une vision moins orange et moins violente de la passion. Même dans la passion amoureuse, je crois à la sublimation et à la résilience. Les moments de passion auxquels on se laisse aller peuvent être très destructeurs, mais ils sont aussi porteurs d'énergie. Malgré la souffrance que l'on peut éprouver, ce sont des moments où l'on apprend à s'abandonner. Après coup, on en garde cette pure flamme de la passion, on a appris à se défier de ses excès. Et c'est là où la philosophie nous permet de vivre passionnément sans apprivoiser totalement l'amour. Je pense que la clé d'un rapport amoureux durable, c'est quand les deux ont la passion ensemble du vrai, de la vie. Le philosophe Marcel Conche, dans l'un de ses textes sur l'amour, dit que *« le dialogue des amants est un dialogue philosophique »*. Cette passion-là

n'est peut-être pas la passion au sens strict du terme, mais c'est ce qui permet de faire durer l'amour selon moi.

A. C.-S. : Vous avez raison : dans la vie, ces trois formes d'amour se mêlent. Même dans le couple, il faut un peu de charité : il faut consentir à exister un peu moins pour que l'autre puisse exister un peu plus. Adorno l'a dit magnifiquement dans *Minima Moralia* : « Tu seras aimé quand tu pourras montrer ta faiblesse sans que l'autre s'en serve pour affirmer sa force. » Plutôt que de parler de « charité », j'utiliserais le terme plus neutre, plus laïque, de « douceur ». La joie ne suffit pas. En amour, dans le couple comme en famille ou en amitié, on a aussi besoin de douceur. Cette douceur de l'amour, c'est peut-être ce qu'on appelle la tendresse...

C. C. : Cela rejoint une formule de Jan Lévitich. Il s'agit « de faire tenir le maximum d'amour dans le minimum d'être ». Il y a bien cette visée de diminuer son être dans l'élan vers l'autre, mais sans s'effacer, parce que sinon l'amour vire au sacrifice. Cette tension du maximum d'amour dans le minimum d'être dit peut-être l'essentiel. /

A lire

C'est la chose la plus belle que la vie. Entretien avec François L'Yvonne / André Comte-Sponville / Albin Michel
Dans ce livre entre sa biographie et essais il revient sur sa vocation pour la philosophie ainsi que sur ses maîtres à penser : Epicure, Spinoza, ou Montaigne. La morale, l'amour, le bonheur, l'autour l'été en tête sont les grands thèmes qui lui permettent de revenir sur ses concepts, du « guide de l'espérance » à la « spiritualité sans Dieu ».

Le plaisir de penser. Une introduction à la philosophie / André Comte-Sponville / La Librairie Vuibert
Cinq cents citations philosophiques fondamentales commentées.

À consulter en ligne

Retrouvez le programme des Rencontres philosophiques de Monaco sur le site : www.philofmonaco.com

